

au danger d'être blessé lui-même. Tenant ses armes de la main gauche et tâtonnant de la droite pour ne pas s'égarer dans son chemin, il gravit les déclivités de la montagne jusqu'à ce qu'il eût atteint l'endroit désigné, qu'il reconnut à certains indices.

A cet endroit, le ravin formait un coude, et à quelques mètres plus loin, s'élevait en saillie le rocher où l'Indien devait être tapi. Johnson chercha donc à reconnaître la place, dès qu'il n'éprouva pas la crainte d'être découvert. Il évita de faire le moindre bruit, et s'aventura par-dessus les troncs d'arbres tombés dans le ravin. Il déposa ensuite sa carabine à un endroit où il lui eût été facile de la reprendre plus tard, car il ne voulait pas être gêné dans sa route. Toutes ses précautions étaient prises, il se glissa comme un serpent vers le rocher, dont la surface lui cachait encore sa victime.

Hurrah ! il va triompher ! Son cœur bat avec violence ; car là, devant lui, étendu de tout son long devant, git le fils des forêts, qui ne pressent point le danger dont il est menacé par le poison, ou le plomb. Ses armes sont à terre à côté de lui, et la tête appuyée sur son bras droit, l'Indien regarde tout pensif la flamme vacillante de son feu.

Johnson saisit son arc, se leva convulsivement et visa son ennemi, comme pour choisir la partie de son corps où il enfoncerait le trait mortel. Il y avait entre lui et sa victime un intervalle d'environ dix pas.

Un obstacle se présenta : c'était la couverture que l'Indien avaient suspendue du côté du vent afin de se mettre à l'abri de la pluie. Cette couverture le cachait presque en entier, au point que son front et une partie de son bras droit étaient seuls visibles, tandis que les autres membres étaient couverts par le tissu de laine. Johnson avait déjà décidé en quel endroit du corps de l'Indien il devait diriger le trait meurtrier, et s'il avait eu sa carabine dans les mains, il n'aurait pas hésité un seul instant ; mais il craignait que la couverture n'arrêtât ou ne fît dévier le trait, ou bien encore ne neutralisât la puissance du poison.

Bref, il hésita, car il ne voulait tirer qu'un coup sûr.

Ses craintes s'accrurent par la peur que lui inspirait la taille athlétique de son antagoniste. Johnson le connaissait pour un homme déterminé, et il savait bien que, quoique blessé, il pourrait conserver encore assez de force pour le poursuivre. Si Assowaum le rattrapait, ce qui était très probable, il lui briserait infailliblement le crâne à l'aide du tranchant de son casse-tête.

La couverture était cependant disposée de telle manière qu'il n'avait plus que quelques pas à faire vers la droite, derrière un grand arbre debout sur le penchant de la colline, pour pouvoir viser à la poitrine de son ennemi couché sur le sol. Il était impossible que la flèche n'atteignît pas le but.

A ce moment suprême, un éclair sillonna les nuages et illumina la scène, répandant des lueurs funèbres sur le paysage. Les chênes gigantesques firent entendre un craquement et agitèrent leurs branches feuillues ; mais bientôt tout retomba dans les horreurs d'une nuit encore plus profonde.

Johnson se leva, afin de ramper vers l'endroit d'où il devait accomplir le meurtre. Une pierre se détacha du sol au-dessus de sa main droite, à l'aide de laquelle il s'était jusque-là retenu aux branches d'un chêne, et ce caillou roula au fond du ravin. Johnson demeura immobile, blotti sur la terre pour ne pas se trahir. Quelques instants après, il leva doucement la tête afin de s'assurer de l'effet que ce bruit insolite avait produit sur le Peau-Rouge.

La chute de la pierre n'avait pas échappé à l'oreille de l'Indien. Il écoutait avec attention, et se dressant de manière à voir par-dessus la couverture, il parcourut des yeux tout l'espace éclairé par le feu. Mais Johnson était tapis à l'ombre du chêne qui s'élevait sur le penchant de la colline, de sorte qu'il fut impossible à Assowaum de l'apercevoir.

Un éclair plus éclatant que le premier illumina le ravin, et le meurtrier recula d'effroi. L'Indien aussi parut ébloui par ce rayon lumineux ; car il porta sa main à ses yeux et reprit

la position qu'il avait auparavant. Johnson l'examina encore pendant quelques secondes, puis se glissant comme un serpent, à cinq ou six pas en arrière, il arriva à un endroit où sa victime n'aurait point pu le voir, fût-ce même en plein jour. Il y avait là une roche sur la droite, derrière un arbre qu'il avait en vue ; cette position le mettait presque en face de sa victime.

Johnson banda son arc avec précaution, y fixa la flèche et se dressa avec circonspection pour la décocher. Un cri d'étonnement et de terreur s'échappa malgré lui de sa poitrine quand il vit la place vide devant le feu : Assowaum avait disparu. Avant qu'il eût pu se reconnaître, il sentit une main de fer étreindre son épaule.

Johnson recula, le cœur saisi d'effroi, et aperçut la figure menaçante de son ennemi, qui, le bras levé, brandissait sur sa tête le tomahawk, dont le bois poli brillait à l'éclat du feu pétillant.

Frappé d'un coup de cette arme terrible, le brigand tomba assommé, sans proférer un seul cri.

Il reprit enfin connaissance. Mais quel horrible réveil ! Garrotté, bâillonné de manière à ne pouvoir remuer ni pieds, ni mains, ni même proférer une seule parole, le brigand, pris dans son propre piège, gisait dans l'état le plus pitoyable au pied d'un noyer hickory, seul et abandonné à la merci des éléments furieux.

En vain Johnson lutta-t-il avec la rage du désespoir afin de rompre ses liens ou tout au moins pour rendre libre l'un de ses bras. En vain étira-t-il ses membres au point que le sang jaillit autour de la ceinture de cuir qui le serrait. Épuisé, anéanti, il cessa enfin ses efforts inutiles et resta couché sur le sol, privé de connaissance et haletant.

L'orage s'était un peu apaisé ; mais la pluie tombait toujours par torrents ; le vent chassait les nuages. De temps à autre, la lune perçait ce voile sombre et projetait ses rayons d'une pâleur argentée sur la surface de la terre.

Johnson venait de sortir de son second évanouissement. Un horrible frisson le fit trembler. Tout d'abord une idée terrible lui vint à l'esprit : il crut que l'Indien le laisserait ainsi expirer lentement, et que Cotton, fatigué d'attendre, s'enfuirait et le laisserait mourir de faim et de douleur, à moins que quelque coyote affamé ne vint mettre un terme à sa misérable existence. Il entendait distinctement les hurlements sauvages de ces animaux sur les collines des environs. Ils s'étaient rassemblés là, en troupe, après l'orage pour aller faire curée. Avant cette heure fatale, Johnson avait souvent remarqué que les traces de ces animaux traversaient le ravin et conduisaient à l'endroit où il était enchaîné. C'était là le chemin qu'ils prenaient d'habitude pour descendre de la colline et aller se désaltérer à la rivière. Devait-il donc mourir de cette horrible manière ! Les hurlements approchaient : les coyotes d'ordinaire sentent leur proie à une distance de plusieurs milles. Le bandit chercha encore à rompre ses liens et redoubla d'efforts pour réussir ; mais il ne parvint qu'à faire jaillir le sang de ses veines. Le désespoir doublait ses forces ; mais les cordes avec lesquelles l'Indien l'avait garrotté défiaient tous ses efforts. A la fin, il retomba sur le sol comme un bloc de pierre, épuisé, anéanti. Il écoutait, il prêtait l'oreille : dans son angoisse, conservant encore un rayon d'espérance, il jetait les yeux vers un massif d'arbres qui croissent dans le ravin. C'est de cet endroit seulement que pouvait lui venir du secours. Les hurlements des coyotes arrivaient d'un côté opposé. Pourquoi donc portait-il toute son attention vers ce côté où il n'y avait aucun danger à redouter ? C'est qu'il avait entendu un cri, un cri qu'il connaissait et qui lui annonçait un sauveur. Ce cri, c'était l'imitation parfaite de celui du hibou, le signal convenu entre les affiliés de la bande. C'était Atkins ou Cotton, peut-être tous les deux, qui venaient à son secours et allaient lui tendre la main pour le délivrer. Hélas ! il était condamné à rester immobile et silencieux, lié et garrotté, sans pouvoir remuer un membre, ni répondre au moindre appel. Les voix se rapprochaient de